

«Préface» de Jean Delisle extraite de *La interpretación de conferencias: el nacimiento de una profesión. De París a Nuremberg*, de Jesús Baigorri Jalón, Grenada, Editorial Comares, coll. «Interlingua», n° 14, 2000, p. xi-xv.

PRÉFACE

Phénomène typique du XX^e siècle, la mondialisation se caractérise par le rétrécissement de l'espace, la contraction du temps, l'abolition des frontières. Concrètement, la mondialisation c'est la rapidité accrue des moyens de transport, la mobilité des individus, le rapprochement des peuples. C'est encore la multiplication des forums internationaux, l'intensification des échanges entre spécialistes, la concertation entre les États. C'est aussi l'intégration grandissante des économies nationales, des marchés, des technologies, voire des idées et de certains produits culturels. En un mot, la mondialisation c'est l'avènement du village planétaire qu'avait annoncé l'essayiste canadien Marshall McLuhan. Mais tous ceux qui président aux destinées de ce gros village ne parlent pas la même langue. Ses têtes dirigeantes, ses fonctionnaires internationaux, ses spécialistes multiplient les palabres diplomatiques, politiques, économiques et, pourtant, ils se comprennent. Tout au moins, il leur est possible de communiquer entre eux. C'est que, le besoin créant l'organe, la mondialisation a donné naissance à une nouvelle profession : l'interprétation de conférence.

Bien que l'interprétation existe depuis des millénaires et soit apparue, selon toute vraisemblance, en Mésopotamie, l'interprète de conférence est une figure du XX^e siècle qui a fait son apparition en Europe, plus précisément à Paris, lors de la première conférence multilatérale d'envergure, la Conférence de Paix de 1919. C'est du moins la thèse que défend l'auteur du présent ouvrage. (Il diverge d'opinion sur ce point avec certains auteurs qui font remonter l'origine de la profession au congrès de Berlin de 1878.) L'interprétation de conférence aurait donc à peine 80 ans. C'est une jeune profession qui n'existait pas avant la fin de la Première Guerre mondiale. Elle a fleuri sur le tombeau de la langue diplomatique unique. En Occident, le français du puissant et prestigieux Roi-Soleil avait, au XVIII^e siècle, délogé le latin comme langue de la diplomatie. Il est ironique que ce soit à Paris même que le français ait perdu son statut privilégié de langue des diplomates. L'interprétation de conférence place désormais toutes les langues sur un pied d'égalité. C'est en quelque sorte une profession au service de la démocratie, du respect de la diversité linguistique.

Le présent ouvrage décrit dans un style efficace les origines et les particularités de

l'interprétation de conférence qui s'exerce selon deux modes principaux : consécutif et simultané. Cette étude aurait d'ailleurs pu s'intituler : *Des blocs-notes aux cabines d'interprétation*. Douée d'un don exceptionnel pour les langues, la personne qui prête sa voix et son talent linguistique aux chefs d'État et aux membres des délégations officielles dans les rencontres internationales rend possible les pourparlers dans le domaine des relations multilatérales et favorise la recherche de solutions pacifiques à tous genres de désaccords. Ce n'est plus un diplomate ou un émissaire, comme l'était l'interprète d'autrefois, mais un spécialiste de la communication relayée.

Outre sa grande lisibilité, une des principales qualités, et non la moindre, de *La interpretación de conferencias: el nacimiento de una profesión. De París a Nuremberg* est d'être fondé sur des sources originales. Il suffit de consulter sa riche bibliographie pour s'en convaincre. Cet ouvrage se démarque de beaucoup d'études consacrées à l'histoire de la traduction ou de l'interprétation qui ne s'appuient pas suffisamment, hélas, sur des sources fiables, sur des recherches minutieuses effectuées selon les règles de l'art historiographique. Il est de moins en moins acceptable au stade actuel des recherches en histoire de la traduction de publier des ouvrages entiers ne comportant aucune référence à des documents authentiques. Pour produire un travail historique avec toute la rigueur scientifique que cela exige, l'historien ne saurait se satisfaire d'études de seconde main, de oui-dire. L'histoire, la vraie, s'écrit avec des documents. C'est une loi du genre.

Et cela, Jesús Baigorri l'a très bien compris, lui qui est historien de formation. Comme tout bon historien, il s'est d'abord fait «détective d'archives». Il a examiné, tant à Genève qu'à New York, le contenu de dizaines de boîtes qui recèlent les vestiges du passé de la profession, profession qu'il a lui-même exercée pendant plusieurs années aux Nations Unies. Il a scruté minutieusement de nombreux dossiers personnels afin de dégager le profil sociologique des premiers interprètes de conférence. Il a aussi interrogé les pionniers encore vivants de la profession, en particulier ceux du procès de Nuremberg. Ce n'est qu'après avoir effectué ce travail systématique de détective qu'il s'est senti en mesure de reconstituer le passé et de proposer sa propre interprétation des faits comme il l'affirme lui-même dans sa conclusion : «Este estudio es *una interpretación personal* que hace el autor de la historia de los comienzos de la interpretación de conferencias [...]» La rigueur de sa méthodologie renforce la crédibilité de ses conclusions et rend l'ouvrage d'autant plus convainquant.

L'auteur apporte ici une contribution utile et originale à l'histoire de l'interprétation et il faut l'en féliciter. Il était indéniablement la personne toute désignée pour explorer le passé, bien qu'encore récent, de cette profession moderne et exigeante.

Cet ouvrage se caractérise aussi par l'importance que l'auteur accorde à l'aspect humain. Il ne décrit pas une profession sans âme, anonyme, froide, mais braque son objectif d'historien sur ceux et celles qui lui ont insufflé vie. Il présente au lecteur une imposante galerie de portraits. Ce recentrement de l'attention sur la personne de l'interprète s'inscrit dans le courant dominant des études en traductologie en général et des recherches en histoire de la traduction en particulier. On a compris que l'interprète et le traducteur, même s'ils exercent des métiers exigeant d'eux qu'ils se fassent discrets, qu'ils soient plus ou moins invisibles, ils ne sont pas pour autant des abstractions. Ils sont présents, jusqu'à un certain point, dans leurs interprétations ou leurs traductions. D'ailleurs, le rôle de l'historien n'est-il pas d'abord de redonner vie aux êtres qui y ont laissé leurs traces et, pourquoi pas, de proposer à l'occasion des modèles, des sources d'inspiration? Certains des pionniers qui revivent sous nos yeux tels Léon Dostert, Jean Herbert, Paul Mantoux sont connus, tout au moins des historiens de la profession, et il est permis de croire que la majorité des interprètes professionnels les connaissent aussi. Mais combien d'autres tirés de l'oubli viennent enrichir le tableau vivant des interprètes de conférence de la première heure. Qu'il suffise de citer les noms de Gustave Camerlynck, Stephen Bonsal, Walter Peirce, Arthur Frazier, Georges Michaelis, pour l'interprétation consécutive; ceux de Paul Schmidt, Eugen Dollmann, Arthur H. Birse, Charles E. Bohlen, Valentin M. Berezkhov, tous interprètes de dictateurs; ceux de Peter Uiberall, Yuri Klebnikov, George Vassiltchikov, Elisabeth Heyward, Oleg Troyanovsky, pionniers de l'interprétation simultanée à Nuremberg.

Toute profession vaut ce que valent ses membres. Ses statuts, son règlement interne, son code de déontologie ne servent qu'à encadrer la pratique professionnelle, qu'à consacrer un état de fait. Ces documents donnent à la profession une reconnaissance officielle, publique, et cela n'est pas négligeable. Excellence, visibilité et prestige ne sont pas incompatibles. Mais une profession existe avant et en dehors, pour ainsi dire, de ses statuts. Il faudra d'ailleurs attendre plusieurs années avant que les interprètes de conférence prennent conscience d'exercer une profession distincte et se regroupent en association dûment constituée. En fait, il faudra attendre la création, à Paris, de l'Association Internationale des

Interprètes de Conférence en 1953. Les 2500 membres que compte aujourd'hui l'AIIIC proviennent de plus de 80 pays, preuve supplémentaire que mondialisation et interprétation de conférence vont de pair. C'est également à Paris, aussi en 1953, qu'a été fondée la Fédération internationale des traducteurs (FIT) et à Paris encore que fut inauguré en 1975, à la Sorbonne Nouvelle, le tout premier programme de doctorat en traductologie. Le moins que l'on puisse dire est que la Ville-Lumière a partie liée avec les professions de traducteurs et d'interprètes...

Cette étude traite de tous les aspects concernant l'origine et l'évolution de la profession. L'auteur y décrit le rôle joué par les interprètes dans diverses circonstances, les modalités de l'exercice du métier, les conditions de travail, l'appréciation qualitative des prestations par ceux qui font appel aux services d'interprètes, le passage de l'interprétation consécutive à la simultanée et l'incontournable procès de Nuremberg. Il évoque également en toile de fond les profondes transformations politiques, sociales et économiques qui ont caractérisé la période étudiée, période difficile marquée par deux conflits mondiaux et la Révolution bolchevique.

Si l'auteur de *La interpretación de conferencias* a effectué un travail d'historien-détective, il n'a pas pour autant produit un froid rapport de police. Son récit, où l'anecdote n'est pas totalement absente, se lit comme une histoire vivante et passionnante, celle d'une profession à la fois auréolée de prestige et encore trop mal connue. C'est aussi et surtout l'histoire de ceux qui l'ont exercée dans des conditions parfois difficiles à l'époque héroïque où elle prenait corps. Il faut remercier Jesús Baigorri pour avoir retracé avec compétence l'histoire d'une profession désormais indispensable à la bonne entente universelle. De nombreux lecteurs et historiens sauront sûrement profiter de cet excellent travail.